

# La messe et le sacré

église

... Jean Civelli, Fribourg  
Prêtre

Le *Motu proprio* du pape Benoît XVI sur l'usage de la liturgie romaine dans sa version antérieure à la réforme de 1970 a suscité, avant même sa publication, d'abondantes réactions. Celles-ci ne sont sans doute pas près de s'arrêter, même si, pour beaucoup de catholiques, l'impact de ce texte sur la vie liturgique des paroisses risque d'être assez réduit. Le pape lui-même le reconnaît dans la lettre d'accompagnement qu'il a adressée aux évêques : « L'usage de l'ancien missel présuppose un minimum de formation liturgique et un accès à la langue latine ; ni l'un ni l'autre ne sont vraiment fréquents. »

Le but avoué de la décision papale est de chercher, par cette plus large utilisation de la messe tridentine, à renouer des liens avec les catholiques « traditionalistes », en particulier ceux de la mouvance d'Ecône. Mais il ne faut pas se faire d'illusion, car les revendications de ces derniers vont bien plus loin qu'une question de latin et de liturgie. C'est le concile Vatican II dans sa globalité qui est rejeté.

Il n'en reste pas moins que la réforme liturgique a été perçue comme le point focal de l'opposition au concile. L'un des griefs majeurs de Mgr Lefebvre était que « la messe de toujours » a été abandonnée au profit d'un culte protestant. On aurait, paraît-il, perdu le caractère sacrificiel de la messe. Cela, dit-on, bien sûr, a entraîné la perte du sens du « sacré ».

Il est frappant de constater que ce thème du « sacré » revient à plusieurs reprises sous la plume de Benoît XVI et dans des prises de positions de nombre de lecteurs dans divers journaux. Il faudrait alors se réjouir du « retour du sacré » dans la liturgie catholique, comme si le « sacré » dépendait de l'ancienneté des rites et, surtout, de la langue latine et du chant grégorien. Seule la messe tridentine pourrait assurer une atmosphère de « mystère » propre à une élévation de l'âme.

## La présence, non le rite

Disons d'emblée que de tels arguments sont avant tout l'expression d'un attachement sentimental et affectif à une forme culturelle, bien plus qu'une requête de la foi. Le pape lui-même le reconnaît dans son *Motu proprio* : « Dans certaines régions, de nombreux fidèles se sont attachés et continuent à être attachés avec un tel amour et une telle passion aux formes liturgiques précédentes, qui avaient profondément imprégné leur culture et leur esprit... ». Et, dans la lettre d'accompagnement aux évêques : « De nombreuses personnes restaient attachées à l'usage de ce rite romain qui leur était familier depuis l'enfance. »

Or c'est justement à propos du « sens du sacré » qu'il existe une énorme ambiguïté. Il n'est évidemment pas ques-

*L'autorisation d'une utilisation plus large de la messe tridentine délivrée cet été par le pape a été défendue par certains comme une marque du « retour du sacré ». Mais qu'est-ce que le sacré ? Immense débat. Jean Civelli nous ramène à la Bible où les conceptions de l'Ancien et du Nouveau Testaments diffèrent fondamentalement. Avec Jésus, le sens du sacré s'est trouvé bouleversé : c'est la présence du Père amour qui rend sacré. Et non pas un rite en soi.*

tion, dans le cadre de cet article, d'étudier l'immense domaine du sacré. Des bibliothèques entières sont remplies d'ouvrages sur ce sujet très difficile et complexe. Mais il ne me paraît pas inutile de revenir à quelques considérations très simples, à partir de la Parole de Dieu. Il serait, certes, très intéressant de faire une recension de l'usage des mots « saint », « sacré » et « sacrifice » dans le Nouveau Testament. On serait très surpris de voir, par exemple, que le mot « sacré » ne vient pratiquement qu'une fois dans la bouche de Jésus : « Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré » (Mt 7,6).<sup>1</sup>

Par contre, saint Matthieu rapporte une réflexion du Seigneur qui est très précieuse : « Malheur à vous, guides aveugles, qui dites : "Si l'on jure par le sanctuaire, cela ne compte pas ; mais si l'on jure par l'or du sanctuaire, on est tenu." Insensés et aveugles ! quel est donc le plus digne, l'or ou le sanctuaire qui a rendu cet or sacré ? Vous dites encore : "Si l'on jure par l'autel, cela ne compte pas ; mais si l'on jure par l'offrande qui est dessus, on est tenu." Aveugles ! quel est donc le plus digne, l'offrande ou l'autel qui rend cette offrande sacrée ? » (Mt 23,16-19).

Pour Jésus, ce qui rendait sacré l'or qui recouvrait certaines parties du Temple, ce n'était pas le caractère précieux du métal, mais le fait qu'il soit en contact avec le sanctuaire dans lequel Dieu était censé habiter. Et ce qui rendait sacrée la victime offerte sur l'autel des sacrifices, c'était le fait qu'elle soit mise en contact avec l'autel, qui était censé être un lieu où l'on pouvait être en lien avec Dieu. Ce qui « sacri-fie », « fait sacré », ce qui « sancti-fie », « fait saint », c'est donc la présence de Dieu, et non pas un rite, si vénérable soit-il.

Dans le monde païen et, en partie du moins, dans l'espace cultuel juif, le « sacré » fonctionne selon une logique de séparation.<sup>2</sup> Confronté aux forces cosmiques qu'il ne parvient pas à maîtriser, et surtout face au mystère de la mort, l'homme en est venu à délimiter des « espaces-temps » pour circonscrire ces forces, pour s'en protéger et aussi pour se les rendre favorables. De là la distinction entre « profane » et « sacré ».

## Une logique de séparation

Ce « sacré » a pu être défini, par exemple, comme « ce qui caractérise une puissance mystérieuse et terrifiante, différente de l'homme, avec laquelle il peut pourtant entrer en rapport et qui réside, croit-on, dans certains objets de l'expérience ».<sup>3</sup> Rudolf Otto parle de *mysterium tremendum et fascinans*, d'un « mystère » tout à la fois « terrifiant », qui fait peur et dont il faut se protéger, et « fascinant », qui attire la curiosité et demande à être exploré pour pouvoir être apaisé, voire maîtrisé.

1 • Le mot peut être traduit par « saint ». Voici la note de la TOB : « Expression énigmatique qui peut désigner soit, dans l'AT, les offrandes consacrées soit, dans ce contexte, l'enseignement particulier de Jésus dans ces ch. 5 à 7, soit, plus généralement, l'Evangile. »

2 • L'Ancien Testament est cependant déjà traversé par un courant prophétique qui conteste une conception païenne du sacré. Mais, culturellement et cultuellement, le judaïsme, au temps de Jésus, fonctionnait encore sur le mode d'un « sacré » de séparation. C'est cela que Jésus va remettre fondamentalement en question, par exemple dans l'épisode des vendeurs chassés du Temple.

3 • Peter Berger, *La religion dans la conscience moderne*, Centurion, Paris 1971, pp. 56-57.

Un épisode de la vie de David illustre ce double aspect de terrifiant et de fascinant. Le roi voulut faire monter à Jérusalem l'arche de l'Alliance. En cours de route, un homme tendit la main pour retenir l'arche qui basculait du char où elle était placée, parce que les bœufs qui le tiraient avaient trébuché. « Alors la colère de Dieu s'enflamma contre Uzza : là, Dieu le frappa pour cette folie, et il mourut là, à côté de l'arche de Dieu » (2 S 6,7).<sup>4</sup>

Le Temple de Jérusalem fut construit selon le même principe de séparation entre le « sacré » et le « profane », avec des espaces rigoureusement distincts : pour les païens, pour les femmes, pour les hommes d'Israël, pour les « prêtres » et les lévites, et enfin avec le « Saint des saints », séparé du reste du Temple par une grande tenture, dans lequel seul le grand prêtre pouvait entrer une fois par année, lors de la liturgie de Kippour. C'est alors que lui seul pouvait prononcer le nom ineffable, IHVH, que Dieu avait révélé à Moïse au buisson ardent. Pour assurer la bonne relation entre Dieu et son peuple, une « caste sacerdotale » avait été établie, séparée du reste du peuple, issue de la tribu de Lévi, dont faisaient partie Moïse et son frère Aaron. Seuls ses membres avaient accès à l'autel des sacrifices. Ils étaient vraiment les seuls « spécialistes du sacré », du contact avec Dieu.

Or Jésus n'était pas de la tribu de Lévi. Il n'était donc pas spécialiste du sacré. L'épître aux Hébreux est on ne peut plus explicite : « Il est notoire, en effet, que notre Seigneur est issu de Juda, tribu dont Moïse n'a rien dit quand il traite des prêtres »<sup>5</sup> (He 7,14). Et encore : « A la vérité, si Jésus était sur terre, il ne serait pas même prêtre, puisqu'il y en a qui offrent les dons, conformément à la Loi » (He 8,4). Ainsi, s'il avait voulu s'approcher de l'autel des sacrifices, il aurait été immédiatement mis à mort.

## Sacré par Jésus

Dès lors, avec Jésus c'est le sens même du « sacré-séparation » qui se trouve totalement bouleversé. Jésus est « le Saint de Dieu » (Jn 6,69 et Mc 1,24 ; Lc 4,34). Saint Paul dira : « En lui, habite corporellement toute la plénitude de la Divinité » (Col 2,9). Si Jésus est saint, c'est parce que son Père, le Saint par excellence, lui donne tout son amour : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en lui j'ai mis tout mon amour » (Mt 3,17). Comme l'or du Temple est « fait sacré » parce qu'il est en contact avec le lieu où Dieu habite, ainsi, et d'une manière unique et éminente, Jésus est « fait saint », « sancti-fié », « fait sacré », « sacri-fié », dans son humanité même, par la présence immédiate en lui de l'amour infini qu'est Dieu.

Ce n'est pas seulement sa mort qui est « sacrifice ». C'est toute son humanité, dès sa conception, qui est « faite sacrée », « sacri-fiée ». Sa mort est l'acte ultime de sa vie tout entière sacrificielle, qui permet à Dieu de faire habiter son amour dans le lieu que les hommes ont vidé de toute trace d'amour. Cette mort est vrai « sacrifice », parce que là le salut est efficacement et définitive-

4 • Voir aussi les passages de l'Exode qui rapportent l'interdiction pour le peuple hébreu, sous peine de mort, de s'approcher de la montagne où Dieu va donner à Moïse les tables de la Loi (Ex 19,10-13).

5 • Le mot est ambigu. Il traduit le mot grec *presbuteros*, qui veut dire « ancien » et n'a rien à voir avec la « caste sacerdotale ». C'est le mot *hiereus*, spécialiste du sacré, qui est utilisé ici.

ment donné. C'est pourquoi le voile du Temple s'est déchiré du haut en bas. Désormais, il n'y a plus d'espace sacré séparé, dont l'accès est strictement réservé à des spécialistes, mis à part du reste du peuple. Comme le dit saint Paul : « Par Jésus nous avons libre accès auprès du Père » (Ep 2,18).

Désormais, avec Jésus, il n'existe plus de « sacré en soi ». Malgré le langage courant, il faut dès lors éviter, en rigueur de termes, de donner aux choses la qualité de « sacré ». Le « sacré » est là où des hommes acceptent la présence de l'amour de Dieu qui transfigure leur vie. C'est vraiment une toute autre conception du sacré qui est inaugurée avec Jésus.

## La présence de l'amour

Nous pouvons mieux comprendre ainsi comment l'eucharistie est un acte sacrificiel. Par la puissance de sa résurrection, Jésus a le pouvoir « de se soumettre toutes choses » (Ph 3,21). Il peut donc faire du pain et du vin le lieu où il nous donne sa présence de Ressuscité. Lorsque nous participons au « Repas du Seigneur » (1 Co 11,20), nous accueillons en nous cette présence et, du même coup, nous sommes vraiment habités par l'amour qu'est Dieu. Très exactement, c'est alors que nous sommes « faits sacrés », « faits saints », que nous pouvons mettre en pratique la parole de saint Paul : « Je vous exhorte à vous offrir vous-mêmes en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre à Dieu » (Rm 12,1).

L'eucharistie n'est pas un « sacrifice en soi », qui devrait être accompli selon des « rites sacrés », rigoureusement observés. Elle est le moyen par lequel Jésus continue son œuvre de salut : venir met-

tre au cœur des hommes la présence de l'amour du Père. Elle est « vrai sacrifice » parce qu'elle prolonge en nous ce que Jésus a fait durant toute sa vie, jusque dans sa mort. Par elle, c'est nous qui devenons des offrandes, des « sacrifices vivants ». Nous offrons à Jésus et au Père un « lieu d'incarnation » pour leur amour. L'eucharistie n'est donc pas un acte sacré séparé de la vie. Elle est au service de la « sacri-fication », de la « sancti-fication » des amis de Jésus. En conclusion, dire que la célébration de la messe en latin, selon le rite tridentin, permet de redécouvrir un « sens du sacré » qui aurait été perdu dans la réforme liturgique de Vatican II est un non-sens, si du moins on veut bien écouter la Parole de Dieu et « ce que l'Esprit dit aux Eglises » (Ap 2). Une telle concession ne peut, finalement, que satisfaire une « émotion religieuse », respectable sans doute, mais qui ne permet pas nécessairement de redécouvrir le vrai sens du « sacré » tel que Jésus est venu le transformer et le vivre.

Il me semble plus urgent d'engager de très grands efforts de catéchèse pour permettre à tous les chrétiens de toujours mieux comprendre ce vrai sens du « sacré » et du « sacrifice », qui est beaucoup plus dérangeant parce que beaucoup plus exigeant dans le concret de la vie. Il nous invite en effet à mettre toujours mieux en pratique le seul commandement que Jésus nous a laissé : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. » C'est là un enjeu majeur pour une « nouvelle évangélisation. »

J. C.